

VIEILLE BRANCHE - EPISODE 35

Michelle Perrot

“ On peut pas arriver à construire un féminisme égalitaire s'il n'y a pas la démocratie. Quand il y a retour d'un régime totalitaire, ce qui est menacé d'abord, ce sont les droits des femmes et notamment les droits du corps des femmes. “

Michelle Perrot a 90 ans. En mai 68, elle avait déjà 40 ans et c'était déjà une historienne très respectée, spécialiste des luttes du mouvement ouvrier. Mai 68, pour Michelle Perrot, ça a été un tournant, un point de rupture qui l'a poussée à s'intéresser au rôle des femmes dans l'histoire. C'est une vraie pionnière à qui l'on doit d'avoir fait résonner femmes et Histoire. Aujourd'hui, elle nous accueille toute fraîche, dans un bel appartement où dans le salon, il y a un portrait de la duchesse de Montpensier. C'est la femme qui a mené la fronde contre Louis 14 et elle nous regarde. Michelle Perrot, à sa manière très douce et très sereine, c'est aussi une frondeuse, une vraie, et c'est cette frondeuse hyper douce que je suis venue rencontrer.

Générique

Bonjour, vous écoutez Vieille Branche. Pendant près d'une heure, je vous emmène chez un homme ou une femme dont les souvenirs racontent notre histoire. Nous allons discuter sans tabou, mais avec bienveillance de leur vie, de l'amour, de la mort, d'Emmanuel Macron, d'Edith Cresson, de la planète à bout de souffle, des relations hommes/femmes, des relations hommes/hommes, femmes/femmes, de Tinder, du Minitel, de Snapchat. Tous les sujets sont permis. Quelle est leur morning routine ? Que pensent-ils de notre époque ? Quelles sont les histoires qui n'ont encore jamais été racontées ?

Je m'appelle Marie Misset et aujourd'hui, je suis dans le salon de Michelle Perrot.

Bonjour Michelle Perrot,

Bonjour Marie.

Je suis très honorée de vous rencontrer, je ne vais pas en dire tellement plus, mais vraiment je suis très heureuse. Alors vous êtes, vous avez la particularité d'être à la fois une historienne, tournée nécessairement un peu vers le passé et d'avoir ouvert cette brèche extraordinaire, d'avoir permis l'avènement de tout un champ d'études nouveau : l'histoire des femmes. Et on reviendra peut-être un petit peu même sur cet intitulé "l'histoire des femmes". Alors, vous y êtes pas venue tout de suite, ça n'a pas été surtout votre unique objet de recherche, mais c'est un véritable mur de silence que vous avez brisé à l'époque. Pas seule, évidemment, pas seule. Vous avez aussi opéré une sorte de glissement de l'histoire du collectif, de l'histoire des structures à une histoire plus intime. Votre œuvre la plus symbolique à ce propos, c'est sans doute *Histoire de chambres*, mais évidemment aussi votre contribution à *Histoire de la vie privée*, dont j'avais les cinq tomes dans ma chambre pendant toute mon adolescence, sous l'égide de Georges Duby, qui a fait rentrer les jeunes, les femmes, l'amour, la violence, la beauté dans l'histoire. Encore une respiration dans un espace qui était peut-être un peu corsetée avant. J'ai envie de vous poser un million de questions. J'en ai préparé qu'une centaine et j'aurais probablement pas le temps de toutes les poser. Mais on va commencer peut-être par le début. Ça a commencé quand, pour vous le début de votre vie, vous le situez quand ?

De quelle vie ?

Aaah.

(rires)

Disons, de votre vie d'adulte.

Ecoutez, les choses sont simples. Je suis née en 1928, ce qui veut dire que j'ai eu une enfance avant la guerre, et cette enfance avant la guerre a beaucoup compté, à tout point de vue, évidemment. Affectif, personnel, mais, même politique parce que j'ai connu dans le Paris d'avant guerre le Front populaire, nous habitions mes parents et moi, nous habitions en plein coeur de Paris. Nous habitions rue Grenette, qui est une rue qui croise la rue Saint-Denis, tout près du Sébasto, etc. Et j'allais en classe rue de Chabrol, et j'ai arpenté ce quartier de long en large. Et c'était un quartier très populaire. Il y avait les Halles d'abord, et puis il y avait plein de petites fabriques d'ouvrières. C'était surtout des femmes, la confection. Le sentier, bien entendu. Mais à cette époque-là, ce n'était pas seulement le tissu, c'était aussi les fabrications textiles. En 1936, ça a été occupé, elles occupaient leurs ateliers et j'en ai gardé un souvenir ébloui parce qu'elles chantaient et c'était très gai.

C'est à dire que vous avez dès votre enfance cette mémoire de femmes non seulement qui travaillent, mais qui luttent pour leur condition ouvrière ?

Oui, oh je ne mesurai pas du tout, vous imaginez, j'avais 6 ans donc, c'est plutôt un souvenir de bruits. C'est des souvenirs de chants, de danses. Et c'était très gai. Alors qu'autour de moi, je voyais plutôt les gens inquiets. Et ça, c'était tout à fait un contraste. Bon. Alors, je vais pas vous raconter toute ma vie, bien entendu, mais c'est quand même important de se situer dans le temps puisque vous me posez cette question-là. J'ai fait toutes mes études dans un collège religieux qui s'appelait le Cours Bossuet, qui existe d'ailleurs toujours. Mais à l'époque -il a changé maintenant- il était tenu par des religieuses de l'Ordre de la retraite qui étaient des très braves femmes. J'ai absolument rien contre elles, mais qui, évidemment, étaient des religieuses très strictes et très pieuses et qui, au moment de la guerre, car j'ai vécu là la fin de mon enfance et mon adolescence, elles étaient en sécu, comme on disait avant, c'est à dire sécularisées, elles avaient un petit costume, pas beau du tout, tout noir, avec un petit col blanc et avec Pétain, elles sont revenues avec un costume religieux et alors elles étaient

beaucoup plus belles. Elles se sentaient beaucoup plus belles. Évidemment, nous, on ne voyait pas du tout ça. Et ce qui était, tout ça m'a beaucoup marqué. Mais ce qui était compliqué, c'est que mes parents étaient des mécréants. Ils m'avaient mis dans ce collège pour que je fasse ma communion à la demande de ma grand mère paternelle. Mais eux étaient terriblement détachés et ils ne pensaient absolument rien comme les religieuses du Cours Bossuet. Donc, pour moi, c'était une période pas simple du tout, où j'avais le sentiment d'un profond fossé entre les deux. Et je suis tombée malade, d'ailleurs. C'était aussi la guerre, on ne mangeait plus, enfin... On arrivait quand même à trouver quelque chose à manger. Mais c'était surtout l'angoisse. C'était, c'était l'angoisse. Et tout ça fait que quand j'ai passé le bac, en 45, donc la fin de la guerre et mon baccalauréat, ça va ensemble. Je fais philo en 45 46 et mon père me dit en 46 après le bac Bah qu'est-ce que tu veux faire maintenant? Mon père était féministe sans le nom, le nom l'aurait même probablement agacé. Mais très, très...

Il vous a toujours encouragée...

Tout à fait, tout à fait féministe et...

Anarchiste presque, non ?

Anarchiste, pas de gauche, un peu anar de droite, plutôt un petit peu comme ça. Mais anar quand même. Il avait fait la guerre 14-18, dont il ne parlait jamais, sauf pour se mettre en colère. Et pour lui, ça avait été une boucherie. D'ailleurs, Pétain dont on parle beaucoup ces jours-ci, il disait le boucher de Verdun. J'ai toujours entendu parler. Vous imaginez bien qu'il a été anti-Pétain pendant la guerre. Et donc, il y avait cette ambiance tout à fait étonnante. Mon père me pousse à travailler, à m'émanciper etc, etc. Et qu'est-ce que tu veux faire ? Bah je lui dis je crois que je ferais bien de l'histoire, il me dit, oh de l'histoire. Oui, c'est très intéressant, très, très bien. Mais comment tu vas gagner ta vie avec ça ? J'avais pas tellement pensé à ça. Je dis, professeure, il me dit oh professeure, professeure, pfff. et il trouvait pas ça formidable. Il me dit mais tu devrais faire ta médecine, c'est bien bien. Et puis il y a pas beaucoup de femmes encore. Enfin. Et bah je n'ai pas eu la hardiesse de faire ça. Il faut dire que j'étais dans ce collège dont je vous parlais. Les sciences étaient très mal enseignées. Ce

n'était pas mauvais en lettres quand même. Mais on faisait du latin, évidemment. La littérature comptait quand même beaucoup, mais les sciences, quand j'ai parlé, j'en ai parlé à un jeune professeur étudiant, parce que les bonnes soeurs, il y avait des matières, justement, qu'elles connaissaient pas du tout. Alors elle faisait appel à des étudiantes et c'est comme ça que j'ai eu comme professeure Benoîte Groult.

Oui ! oui !

Benoîte Groult qui ne parle pas de vous,

Non pas du tout !

Mais de ces étudiantes plus tard, dans un livre, en disant qu'elle ricanait...

Quand je lui ai rappelé qu'elle avait été mon professeure, elle m'a regardé d'un air sidéré et elle n'a pas tellement tenu à m'en reparler. C'était pas pour elle un très bon souvenir, alors que pour moi, c'était le contraire. C'était une physionomie délurée qui changeait des bonnes soeurs. Elle avait un chapeau de feutre à la Darrieux. Comment on portait à cette époque là, et le professeur de sciences nat qui était une fille aussi formidable que j'avais consulté, je lui dis, mon père me conseille, elle me dit mais écoutez Michelle. Avec le niveau de science qu'il y a ici, vous allez avoir les pires difficultés, ou alors il faudrait que vous fassiez une année... Bref, elle m'a plutôt dissuadée. Conclusion, ça a été pour moi un argument pour dire à mon père jamais je réussirais dans tout ça. Donc, mon père m'a dit Tu fais ce que tu veux, finalement, et c'est comme ça que j'ai fait l'histoire.

Mais vous parlez quand même d'un choix contraint pour l'histoire. Vous dites ça n'a pas non plus été une vocation.

Non, ce n'était pas une vocation absolue. Quand je dis choix contraint, c'est qu'il y avait ce que je ne pouvais pas faire, vous voyez ? Il y avait toutes sortes de choses que je... Mais je me sentais nulle. Faut vous dire la vérité, je me sentais nulle. Je suis entrée à la Sorbonne, mes parents m'ont dit tu devrais peut-être faire une classe préparatoire. Ils avaient raison d'ailleurs. C'était très raisonnable, mais j'en avais assez de la discipline. J'en avais plus que marre de mon collègue. Je rêvais de liberté. Et pourquoi

pas l'université ? Et donc que je suis allée à l'université que j'ai trouvé formidable.

A la Sorbonne.

A la Sorbonne. C'était merveilleux. Moi, j'ai tout aimé, même les profs que tout le monde disait oh celui-là, il est un peu égrotant ceci cela, je les trouvais formidable...

(rires)

Parce que c'était encore une chance à l'époque, quand on était une femme, de pouvoir arpenter ces couloirs, de pouvoir...

oui, il y en avait quand même de plus en plus.

Il y en avait...

On était minoritaire, mais il y en avait. Je n'étais pas toute seule, loin de là. Non, non, j'avais des amis femmes sans aucun problème et c'était même une atmosphère très égalitaire.

Oui

C'était plutôt même très égalitaire.

L'homme qui a dirigé votre thèse

Oui, Ernest Labrousse,

Labrousse oui. Vous dites que pareil il n'utilisait pas le mot féministe, mais qu'il vous a toujours traité avec la plus grande égalité.

Oh oui absolument. Moi, j'ai passé... On faisait à ce moment là ce qu'on appelait le diplôme. Ce qu'on a appelé plus tard la maîtrise. Bon bah, j'ai fait mon diplôme avec lui. J'avais été lui demander un sujet, tout ça, et j'ai été classée première. Alors, il était très content et c'est lui qui m'a dit mais mademoiselle, il faut que vous passiez l'agrégation. Et puis après, vous revenez me voir. Il faut continuer. C'était des hommes très égalitaires.

Et c'est vrai que vous avez pensé à un moment à vous diriger vite vers l'histoire. Sans parler du féminisme, mais des femmes. Et c'est lui qui vous a dit...

Oui...

Vous auriez pas de carrière là, non ?

Oui, c'est ça. Exactement. Oui, ça l'a fait un petit peu rire. Parce que en 49, Simone de Beauvoir publie *Le deuxième sexe*. Le livre lui même, c'était l'automne. Mais il y avait déjà eu des articles dans Les Temps Modernes. J'avais déjà lu tout ça. Et puis, Simone de Beauvoir paraissait quand même comme une figure déjà à cette époque là. Et je pense que c'est ça qui fait que je lui ai dit Mais j'aimerais bien faire quelque chose sur le féminisme. Il m'avait répondu Vous voulez faire quelque chose de très actuel ? Évidemment, on voit bien la référence. Il m'avait dit Non, mademoiselle, vous ne ferez pas carrière avec ça. Faites plutôt de l'histoire sociale...

Vous avez dit un jour que cet intérêt pour les ouvriers venait peut-être d'un sentiment de culpabilité. Et quand on parle de cette culpabilité, vous avez aussi dit que vous aviez peur de faire partie des injustes.

Oh oui

Pour reprendre l'expression d'André Malraux.

De François Mauriac.

Ah pardon, François Mauriac.

François Mauriac qui a cette très grande phrase.

“Je ne me sentais”, je ne sais plus le début de la phrase... “Je ne voulais plus faire partie du camp des injustes”, “le camp des injustes” !

Et ça, ça m'avait beaucoup parlé, cette expression là. Le camp des injustes. Moi, je me sentais dans le camp des injustes. C'est à dire, on voit très bien les classes favorisées, les gens de milieu bourgeois qui, finalement, ont les privilèges que Marx avait décrypté, plus tard Bourdieu pour tout ce qui est la culture et tout ça. Et ça, je l'analysais très mal. naturellement, mais je le

sentais beaucoup, beaucoup. Et pour moi, c'était une image répulsive. Il fallait sortir absolument de ça. Et puis après, à la Sorbonne, quand je suis étudiante, c'est quand même les années 47, 48, 49, 50. C'est des années extraordinairement vivantes, c'est à dire que c'est l'après-guerre, c'est ce qu'on appellera plus tard les Trente Glorieuses. Mais la France est très pauvre, démolie, très pauvre. Mais

Il y a de la joie.

Elle est en pleine reconstruction. Et les... comment dire ? Les images fortes. C'est le travail, c'est la classe ouvrière, c'est l'industrie et les communistes, au gouvernement, au moins pendant un certain temps, qui endossent absolument j'allais dire l'uniforme nationale, ils veulent une reconstruction de la patrie. Et tout ça, tout ça, Maurice Thorez en tête. Au point même de dire au moment d'une grève, il faut savoir terminer une grève parce qu'il faut reprendre le travail. Et il y avait eu une atmosphère où la classe ouvrière était quand même la grande figure. C'était ça qui était important. Donc d'une part, quand on était d'origine bourgeoise, on sentait tout petit. Et puis on voulait servir. Voilà. Ce qu'on pouvait faire de mieux, c'était de servir la classe ouvrière.

Et si aujourd'hui, vous ne vouliez pas appartenir au camp des injustes, vous pensez que quels seraient vos terrains d'études de prédilection ?

Les migrants.

Les migrants ?

Ah oui, oui, ce qu'on voit actuellement, tout ce qui se passe en Europe, aux Etats-Unis, partout dans le monde, les figures de migrants, les cortèges de migrants,

La caravane qu'il y a au Mexique...

La caravane, les gens qu'on repousse d'une rive à l'autre de la Méditerranée qu'on n'accueille pas. À mon avis, ça, c'est là la grande figure moderne actuelle de la justice.

Le migrant ?

Oh oui, oui.

Les classes ouvrières dans les années 50. Les migrants aujourd'hui.

Oui, oui, oui, je crois. Et je crois que pour plusieurs années, ça va être ça et on va être confronté à ce problème. Et comment faire ? Accueillir sûrement de plus en plus de gens. Mais il y aura des résistances partout, ça, c'est certain. Et puis, développer l'Afrique, développer l'Afrique le plus possible, qui est quand même le grand réservoir de misère.

Au-delà de ça, il y a des territoires qui vont disparaître avec la montée des eaux...

Et aussi. Et aussi, bien sûr. Bien sûr.

Les réfugiés climatiques.

Naturellement, les réfugiés climatiques, ça aussi, c'est quelque chose. Dans ma jeunesse, on ne pensait pas du tout à ça. S'il y a des choses inconnues, c'était bien celle là. Pas du tout.

Le climat.

On avait froid et on voulait qu'il y ait beaucoup de charbon pour se chauffer (*rires*) et l'énergie atomique ! Puisque vous me faites penser, moi, j'ai suivi, j'ai fait de l'histoire et de la géographie. Forcément, c'était ensemble et je suivais à l'Institut de géographie, la rue Saint-Jacques, les cours de Pierre-Georges, qui était un merveilleux professeur. Il était à fond, comme nous tous pour l'énergie atomique, bien entendu. C'était ça qui allait, nous... Il passait son temps à nous dire de toute façon, le pétrole, il y en a pour 15 ans.

Ca s'est un petit peu élargi...

Mais il croyait, tout le monde croyait ça, que le pétrole, c'étaient des réserves extrêmement minces et que, par conséquent, il fallait développer une énergie alternative et ça ne pouvait être que l'énergie atomique. C'est quand même un grand savant communiste qui avait découvert l'atome. Et c'était au fond le progrès. On était tous pour l'énergie atomique à fond.

Et aujourd'hui ?

Non, non, tout en étant très conscient du fait que c'est pas simple de changer de système énergétique. Et on le voit bien en Allemagne, on le voit bien en Allemagne où en choisissant le charbon, ils ajoutent tout ce qu'ils peuvent du point de vue du CO2 etc..

Dans le mix énergétique.

C'est compliqué.

CHAPITRE

Depuis quelques années, Michel Perrot insiste beaucoup pour dire qu'en entrant dans l'histoire des femmes, elle est aussi rentrée de sa propre histoire. Ça lui a permis aussi d'appréhender différemment sa propre mère. Elle dit aussi que cette mini révolution dans une science humaine alors un peu verrouillée, a aussi été une mini révolution personnelle.

On va passer à un sujet qui me passionne, mais tout me passionne, mais celui-là encore plus, 1968, qui réveille une conscience chez vous, quelque chose qui était là quand même depuis toujours, c'était des sujets qui vous intéressent beaucoup, Mona Ozouf et vous quand vous étiez ensemble professeures à Caen, mais en 1968, vous commencez à vous intéresser vraiment à l'histoire des femmes. Comment se passe ce déclic ? Comment prenez-vous conscience ? Parce que vous avez toujours dit que vous n'avez pas été une femme en souffrance avant ça ?

Non.

Donc, sans souffrance, on ne prend pas forcément conscience.

Absolument, tout à fait.

Et comment la prise de conscience a eu lieu alors ?

Elle a eu lieu quand j'étais à Caen, tout de même, quand j'étais à Caen, à partir de 51, j'étais professeure à Caen. J'étais dans un

lycée de filles et là, j'ai réalisé ce que c'était quand même que l'éducation de filles de la bourgeoisie. Education qu'au fond, je n'avais pas tellement connu puisque mes parents, ils étaient bourgeois si on parle le niveau social si vous voulez, mais pas dans l'esprit. Du tout. Du tout. C'étaient des gens très ouverts, bohèmes, artistes, donc je ne connaissais pas ce milieu bourgeois. Et j'ai vu ce que ça pouvait être l'éducation de filles que on mettais là au lycée, pour qu'elles aient quand même... C'était déjà au fond, d'ailleurs, la bourgeoisie plutôt progressiste, parce que les autres les mettaient dans des cours privés et d'ailleurs, pour nous, la directrice, on avait évidemment une directrice, ne cessait de nous dire attention, ne soyez pas trop hardies, enfin, elle ne disait pas ça comme ça, mais on nous regarde, on nous regarde. Et je me souviens que les petites élèves de seconde, j'avais avec une classe de seconde qui étaient pensionnaires, me disaient Mademoiselle, mademoiselle, est-ce que vous pourriez intervenir pour nous, on voudrait aller au ciné club. Mais la directrice ne veut pas nous laisser sortir. Alors, j'étais intervenue. J'intervenais souvent pour mes élèves et la directrice me dit oui, on peut essayer d'organiser ça. Mais quel est le programme ? Alors c'était *Une partie de campagne* de Renoir. Je savais plus ou moins que c'était un petit peu... bon. Mais je dis à la directrice c'est très bien Renoir, un grand. Alors d'accord, elle donne l'autorisation et elle y va. Les élèves y vont, moi aussi, naturellement. Et le lendemain, elle m'appelle, elle me dit Mademoiselle, écoutez, franchement, vous savez, c'était juste... De donner ce spectacle à ces enfants d'une fille séduite par un jeune... Vous voyez l'idée, vous vous rendez compte ?

“On nous regarde.”

On nous regarde. On nous regarde. D'autant plus que les élèves, elles étaient rentrées, je ne sais pas ce qu'elles avaient bu. Elles étaient un peu pompettes comme ça. Ça avait été l'esclandre et je ne crois pas qu'elles y soient retournées ensuite au cinéma. Il y avait toujours cette idée des filles, des filles. Qu'est-ce qu'on fait pour les filles ? Qu'est-ce qu'il ne faut pas faire pour les filles ? Et évidemment, en contrepoint, Simone de Beauvoir, Simone de Beauvoir, Sartre, le couple idéal, les amours nécessaires, contingentes, etc. Etc. Oui, ça avait beaucoup compté, beaucoup compté. Et quand j'ai adhéré, je n'ai pas adhéré tout de suite au

Parti communiste, mais j'avais adhéré à l'Union des femmes françaises, qui était l'organisation de masse du Parti communiste pour les femmes. Et c'était à l'époque de la guerre d'Algérie. Les Alliés passaient quand même, et quand elles m'ont invité ces dames, c'était pour faire des brassières pour les petits Algériens. Tricoter. Je me suis dit franchement non, non, non et je leur ai proposées de faire une manifestation de femmes contre la guerre d'Algérie et on a organisé ça avec la secrétaire de la section là. Oui, si je devais déjà être au Parti communiste à ce moment-là. Et c'était passionnant parce qu'il s'agissait justement d'aller sur le plateau pour voir les femmes des camarades. Aucune envie d'aller à la manifestation. Alors là, j'aime autant vous dire, zéro. Mais qu'on avait quand même convaincues, il y a quand même une soixantaine quand même, qui sont venues et on a manifesté avec des banderoles contre la guerre et tout ça. Bon. C'est pour vous dire que les femmes, je vais pas épiloguer trop là-dessus. Mais oui, la question des femmes, tout de même à cette époque me...

Était sous-jacente ?

Oui, oui.

Vous avez d'ailleurs consacré un chapitre de votre thèse

aux grève de femmes.

aux grèves de femmes.

Oui, oui, femmes dans les grèves et grèves de femmes où d'ailleurs, quand je me relis maintenant, je me trouve très condescendante.

Avec ces femmes ?

Oui, oui, je suis un peu au fond choquée qu'elles ne soient pas plus militantes. J'appliquai vraiment mes idées des années 50 et... Je vais republier ça dans un bouquin qu'on me demande maintenant mais je vais y mettre un commentaire pour expliquer pourquoi j'ai dit ça.

C'était sans doute lié à votre propre... C'est à dire que...

Oui, j'étais plus militante qu'elles, si vous voulez. Ce qui est ridicule, complètement grotesque, comme toujours dans ce cas là, toujours. *(rires)*

Vous dites d'ailleurs que le fait de vous intéresser à l'histoire des femmes d'un point de vue universitaire, d'un point de vue de la recherche et de le faire coïncider avec un engagement personnel, ça a été quelque chose de nouveau pour vous ?

Ah oui !

D'assez décisif ?

Oui, oui, tout à fait. Et vous parliez de 68. J'étais très militante en 68. Mais, 68, je dirais que le MLF, le Mouvement de Libération des Femmes, n'est pas né EN 68, il est né DE 68 et du fait que 68 ne s'occupait pas des femmes.

Les filles étaient là, les filles étaient là, il y en avait déjà beaucoup plus que de mon temps. Ca avait encore progressé beaucoup dans les 15 années suivantes. Mais le mouvement de 68, c'était quand même un mouvement viril et les étudiants voulaient même coller... Les filles oh fallait pas qu'elles soient là à faire des barricades parce que ce n'était pas leur place et qu'elles allaient attraper mal... Il y avait encore une vision très paternaliste au fond. C'est compliqué parce qu'il y avait aussi une plus grande égalité entre les garçons et les filles. Notamment sur le plan sexuel, on ne demandait plus l'autorisation parentale et tout ça. Il y avait une émancipation, mais cette émancipation n'était pas politique. Elle était plus privée, si on veut, que véritablement politique, dès qu'il s'agissait de politique, les filles...

Fallait qu'elle sortent...

Chérie, fais du café. *(rires)*

En 74, vous avez créé un groupe de discussion entre femmes.

Oui, en 73. Vous avez raison, 74.

Qu'avec des femmes. Vous parliez de tout ce qui vous concernait. Du coup, aujourd'hui, quand vous voyez

par exemple, vous savez une polémique il y a deux ans, je crois, autour des réunions entre racisées et des gens qui disaient qu'ils ne voulaient pas d'hommes blancs qui rentrent la réunion. Vous, ça vous paraît pas choquant comme méthode ?

Moi, ça ne me choque pas. Ça ne me choque pas. Je comprends très bien que des femmes puissent avoir besoin de discuter entre elles. Surtout, peut-être des femmes maghrébines, qui pourront jamais, s'il y a des hommes, parler de leur corps, des problèmes qu'elles peuvent rencontrer. C'est tellement clair. Non, moi ça me choque pas du tout.

Ça a choqué les vos confrères, historiens et historiennes que vous passiez de l'histoire sociale des ouvriers à l'histoire des femmes ?

Choqué, non, mais incompréhension oui. C'est à dire vous avez fait ou tu as fait des choses très bien là, en histoire sociale, pourquoi tu laisses tomber ça ? Pourquoi tu continues pas là-dedans ? Qu'est-ce que tu vas faire sur les femmes ? Ce n'était pas un sujet, ce n'était pas un sujet. Et obscurément, il y avait l'idée que c'était se dévaluer, que aller travailler sur les femmes. C'était travailler sur des trucs marginaux, sans grand intérêt.

Quelque part, c'est travailler sur des sujets qui intéressent principalement les femmes et les choses qui n'intéressent principalement que les femmes sont dévaluées, toujours, aujourd'hui aussi.

Oui, oui, oui, oui.

Vous avez même d'ailleurs dit à propos d'un de vos propres livres sur l'histoire de chambre, les histoires de chambre. Vous avez dit j'espère que ce n'est pas une œuvre de dames.

Oui

Pour les femmes,

Oui, oui, oui.

Il y a l'idée que si les hommes ne nous lisent pas, de toute façon, quelque part, quelque part, c'est pas une œuvre universelle, c'est pas une œuvre à part entière.

Oui, c'est un peu vrai, c'est vrai quand même qu'il est légitime de vouloir qu'un travail, un livre, une oeuvre soit entendus par tous. Et de même que c'est scandaleux que les femmes n'aient pas lu, enfin, n'aient pas pu accéder à un certain nombre de choses de même, c'est regrettable que les hommes ne s'intéressent pas à ce qu'écrivent les femmes quand même. C'est quand même une barrière à détruire. Malgré tout.

L'histoire des femmes, elle est écrite par rapport aux hommes, c'est à dire que même les sources qu'on a sont des sources masculines, sur l'histoire des femmes,

Oui bien sûr,

Enfin, pendant très longtemps.

Bien sûr, encore que, si on cherche bien, on cherche aussi à trouver des sources de femmes. Les écrits de femmes, des correspondances, des journaux intimes, il y en a quand même. Et à partir du moment où on pose la question des sources, on va en trouver davantage. Et surtout, on va réfléchir aux raisons pour lesquelles les femmes n'ont pas été davantage enregistrées. Pourquoi pendant la guerre de 14 18, par exemple, on a conservé beaucoup plus les lettres des poilus que les lettres de leurs épouses. Il y a des raisons matérielles. Les poilus, ils étaient dans les tranchées, ils quittaient la tranchée. Ils ne conservaient pas nécessairement les lettres qu'ils avaient reçu de leurs femmes. Ça se comprend très bien, mais il y a aussi l'idée que c'était moins important que la lettre qu'on reçoit du front. On va la conserver. C'est quand même, évidemment, un témoignage important. Oui. Alors, pourquoi est-ce que c'est relationnel ? Je dirais que quand on a commencé l'histoire des femmes, on a surtout voulu rendre visible les femmes. Les sortir de l'ombre, du silence, de la nuit dans laquelle elles étaient plongées. Mais tout de même, très rapidement, on s'est posé la question de pourquoi ? Pourquoi c'est comme ça ? Où sont les hommes ? Qu'est-ce qui se passe avec les hommes ? Il est clair qu'on ne pouvait pas faire une histoire des femmes qui ne

posent pas à un moment quelconque, de ce qu'on appellera un peu plus tard la domination masculine et par conséquent, les relations entre les hommes et les femmes. Et d'ailleurs, quand nous avons publié *Histoire des femmes en Occident*, plus tard, en 91 92, le temps passe beaucoup dans tout ça. Dans notre introduction, nous insistons beaucoup sur le fait que c'est une histoire relationnelle et qu'on ne peut pas écrire l'histoire des femmes sans poser la question des hommes.

Vous avez d'ailleurs à rajouter à *Histoire des femmes en Occident*, suite à des nouvelles questions qui vous sont venues. Par exemple, vous avez beaucoup dit que la démocratie, ou en tout cas un système le plus démocratique possible, était nécessaire à l'avènement des droits des femmes, à leur apparition dans la sphère publique, etc. C'est quelque chose que vous pensez toujours aujourd'hui, qu'il faille un système démocratique ?

Oui, vous avez parlé de "En Occident" je reviens juste à l'instant là-dessus. Au point de départ, nous avons appelé notre histoire des femmes *Histoire des femmes*, tout simplement. Et puis avec Pauline Schmidt, alors que nous étions en train d'élaborer tout ça, qui était quand même un gros travail. Le bruit en avait couru. Et ça avait quand même intéressé des gens et on avait été invité à Genève par l'Université de Genève, on avait dit Michelle Perrot, le bruit court que... Est-ce que vous pourriez venir nous en parler ? Alors Pauline et moi, on est allées là-bas et on a présenté ce qui était encore un projet, mais un projet déjà très, très avancé, devant un public mélangé et un jeune homme, probablement d'origine maghrébin, il en avait le type physique, si l'on peut dire, a levé la main après dans la discussion, en disant Mais vous appelez ça histoire des femmes. Mais est-ce que vous pensez que tout ce que vous avez dit s'applique à toutes les femmes ? Est-ce que vous ne croyez pas que c'est surtout les femmes en Occident, dans le monde occidental ? Ça nous avait un peu surprises, un peu décontenancées. Et puis revenant à notre hôtel, avec Pauline, on en avait parlé, on avait dit au fond il a raison, il a raison. Et il n'y a qu'à appeler ça *Histoire des femmes en Occident* comme ça, ce sera nous et on ne prétend pas donner de leçons aux autres. C'est à elles d'écrire leur histoire, aux Japonaises, aux femmes du Maghreb, etc, etc.

Et c'est comme ça qu'on a appelé ça en Occident. Voilà. C'est comme ça, ça vient de là.

Mais c'est lié à ma seconde question, qui est donc est-ce que vous croyez que la démocratie est nécessaire à l'avènement de la condition des femmes ?

Elle est la condition nécessaire, mais elle n'est pas la condition suffisante, évidemment, mais nécessaire, absolument, absolument. Il peut pas y avoir... La démocratie, c'est au moins le postulat de l'égalité. Or, que demande le féminisme, sinon l'égalité entre les sexes et la liberté évidemment, mais c'est fondamental et on ne peut pas arriver à construire un féminisme égalitaire s'il n'y a pas la démocratie. D'ailleurs, dès qu'il y a, on le voit bien, quand il y a retour de régimes totalitaires un peu partout en Europe aujourd'hui, on voit bien que ce qui est menacé d'abord, ce sont les droits des femmes et notamment les droits du corps des femmes : avortement, contraception, réduire les plaintes sur le viol... Plus question de Metoo et de harcèlement sexuel.

C'était une grande thèse de Françoise Héritier ça, de dire que le corps des femmes était un levier politique immense.

Bien sûr.

Le pouvoir sur le corps des femmes.

Tout à fait.

Vous vous êtes exprimée d'ailleurs au moment de MeToo.

Beaucoup, oui.

Vous en pensez quoi aujourd'hui de ce mouvement qui a un an à peu près ?

Ah je pense que c'est très important, très important. Une révolution, non, une révolution, c'est beaucoup plus compliqué de faire des révolutions. Mais un événement, oui. Un moment important. Oui. Mais je dirais à situer dans une évolution de plus longue durée. Au fond, le harcèlement sexuel, le Non, tu ne me touchera pas, vous ne me toucherez pas. Mon corps est à

moi. C'est ce que disaient les femmes du MLF dans les années 70, quand elles disaient : "Notre corps, nous-mêmes". C'était la grande devise, "Our bodies, ourselves" nous on disait notre corps nous mêmes, naturellement. C'était très, très important et ça voulait dire la contraception... Il faut voir que la contraception, il y avait une loi en 77 sur la contraception. Mais trouver la pilule en pharmacie, c'était le parcours de la combattante. Les pharmaciens dissimulaient, ne la donnaient pas. Quand on la demandait, C'était un peu. C'était un peu. On est une fille perdue. C'est comme si on était une prostituée. C'était incroyable, incroyable.

Et il a fallu du temps pour que véritablement, ça devienne quelque chose... Les préservatifs, dix ans plus tard, on trouve des préservatifs avec des appareils partout. Mais il faudra dix ans pour ça. Il faudra une dizaine d'années et les années 70 80 très, très, très important. Et puis, le droit à l'avortement qui était encore plus scandaleux, encore plus scandaleux et par conséquent MeToo se situe... Et puis alors, après, il y a eu le viol. Faut pas oublier le procès de 78 à Aix-Marseille avec Gisèle Halimi qui parle pour deux lesbiennes qui ont été violées, par trois garçons, qui les ont violées et qui se défendent au tribunal en disant qu'est-ce que ça peut leur faire elles étaient lesbiennes, ce qui est invraisemblable. Inimaginable !

J'ai un souvenir, glaçant, d'une vidéo qui est ressortie de l'INA il y a quelque temps, une vidéo de 1974 où un micro-trottoir sur le viol... On ne pose la question qu'aux hommes et où ce n'est que blagues, "oh de temps en temps"...

Oui, et puis puis, elles sont pas si mécontentes que ça, c'est toujours la même idée. Au fond, les femmes trouvent du plaisir à être forcées, qu'on les force un peu... Mais après elles sont très contentes et je pense que ça a été pendant très, très longtemps le fond d'une bonne conscience pour les hommes.

Elles ne demandent que ça. Voilà, c'est tout. MeToo c'est dans cette mouvance là. C'est un événement, mais un événement qui se situe dans un mouvement de beaucoup plus longue durée et qui est celui des femmes revendiquant le droit à leur propre corps.

Vous y croyez à la théorie du backlash, c'est à dire qu'à chaque fois qu'on a des avancées féministes...

Théorie non, mais en pratique, c'est souvent. C'est très fréquent, et ça se comprend très bien d'ailleurs parce que c'est un événement, c'est un événement qui met en branle la société des hommes, des femmes. Des femmes aussi, quelquefois, qui savent plus très bien comment se situer, etc. etc. Après, il y a une espèce de retour en arrière. On a été trop loin, alors on veut revenir. Oui, c'est souvent. On le voit aux Etats-Unis.

Oui, vous croyez que les élections, que ce soit... Alors elles ont beaucoup, beaucoup d'autres raisons, explications que soit Trump ou Bolsonaro, de ces espèces d'images de mâles alpha font un peu partie de ce backlash de ce retour en arrière ?

Absolument ! Trump, comme l'a écrit très bien une politologue, je ne sais plus son nom. "La revanche de l'homme blanc".

Vous y croyez ?

Oui, absolument, absolument.

Vous avez eu des grandes amies, d'ailleurs intellectuelles américaines. Je pense notamment à Nathalie Zemon Davis, que vous trouviez très belle.

Elle est magnifique. C'est une Néfertiti, absolument. On l'appelait Néfertiti dans sa jeunesse, tellement... Elle a un très beau visage, magnifique, et Joan Scott... Ca a été mes deux... J'ai eu d'autres amies. Mais c'est surtout ces deux-là.

Est-ce qu'elle vous ont ouvert vous la Française a une théorie du genre un peu plus poussée que ce que vous étiez en train de faire en France ?

Oui, surtout Joan. Surtout Joan Scott.

Il ne faut pas l'oublier. Elle a écrit le premier grand article historique, 86, traduit en 88 en France par Eleni Varikas, qui est d'ailleurs une de mes anciennes thésardes. Elle avait fait sa thèse avec moi, sur le genre, le genre, une théorie utile de l'analyse historique. C'est vraiment un article très, très important. Et oui, Joan Scott, c'est une amie, une théoricienne.

Elle m'a ouvert beaucoup, beaucoup d'horizons, parfois de manière, comment dire... Je n'ai pas toujours compris tout de suite. John est très, à juste titre, très critique sur la laïcité, elle dit la laïcité, c'est souvent un masque et les laïques n'ont eu que... n'ont cherché qu'à opprimer les femmes, etc. etc. Moi, la laïcité, j'y tiens quand même beaucoup, beaucoup, beaucoup.

Dans quel sens pour elle, les laïques cherchent à opprimer les femmes ?

Elle pense que le discours laïc n'est pas un discours libérateur pour les femmes.

Les femmes qui portent le voile ou ?

Oui, oui, par exemple, Joan trouve que notre loi sur le voile, la fameuse loi qui interdit le port du voile à l'école, n'est pas une bonne loi. Elle pense comme beaucoup d'Américaines que le port du voile, c'est très secondaire, ça n'a pas d'importance et que il est plus important que les filles viennent voilées, mais à l'école, alors que sur ce point, je me... Par moments, je pense qu'elle a raison. Par moments, je me sens plus vieille laïque. Finalement, voilà.

J'aime bien que vous dites parfois, quand vous ne savez pas.

Pardon ?

Vous dites parfois, quand vous ne savez pas, vous dites bah je ne sais pas au final ce que je pense.

Ben oui.

Il y en a pas beaucoup des gens qui disent qu'ils ne savent pas.

Oui, oui, je ne sais pas. Je ne sais pas. Peut-être qu'elle a raison. Peut-être qu'elle a raison. Par ailleurs, il faut prendre compte aussi... La société américaine s'est pas construite comme la société française. C'est vrai que la laïcité d'abord... Ils ont pas vraiment de laïcité.

Dieu est présent tout le temps.

Toute la question est est-ce qu'au fond, la laïcité nous a servi, nous, femmes françaises, à être plus émancipées que des femmes du monde anglo-saxon qui n'ont pas la laïcité ? La réponse est très ambiguë à cette question, très ambiguë.

CHAPITRE

Tout au long de cet entretien, j'ai été très touchée par la douceur de Michelle Perrot, par sa façon de me regarder extrêmement bienveillante, même quand je bafouillais ou que je m'emmêlait les pinceaux. J'avais presque l'impression qu'elle m'encourageait et dans cette douceur, je me trompe peut-être, mais c'est ce que j'ai pensé, il y avait une forme de solidarité.

Et alors, pour parler de vos amitiés féminines, alors vous avez été très amie avec Mona Ozouf, avec Nicole Le Douarin. Vous étiez professeures au même endroit...

Oui, oui

...A Caen, avec Françoise Héritier, avec Zadon Davis... C'est des amitiés qui ont été très fertiles très importantes...

Ah oui, très importantes.

Sur le plan intellectuel aussi.

Avec Françoise Héritier, peut-être plus encore qu'avec n'importe qui.

Et alors, sur ces histoires d'amitié, j'avais envie de vous demander ce que vous pensez de ce qu'a dit une écrivaine d'une quarantaine d'années britannique qui s'appelle Zadie Smith, que j'ai lu dans un magazine qui s'appelle Society, qui est sorti il n'y a pas longtemps, où elle dit sur l'amitié féminine, elle dit : *“Les femmes vivent dans un état constant de comparaison. Une femme se compare toujours par instinct aux autres, observe inconsciemment la concurrence. Ça ne sert à rien de le nier pour un argument féministe.”*

En gros, elle parle notamment d'une série qui est beaucoup, qui a beaucoup été vue, qui s'appelle Girls

où elle dit on a beaucoup critiqué les relations entre les filles de cette série en disant qu'au fond, elle s'aimaient pas, elles n'étaient pas vraiment amies. Elle dit de toute façon, les femmes sont en concurrence. Leur relation n'en est pas moins intéressante, pas moins passionnante. Mais il y a toujours cette histoire de concurrence....

Moi, je serais plus optimiste, je serai un peu plus optimiste. Je pense que... Enfin, moi, j'ai vécu ça comme ça. Entre les femmes, il y a quand même, on peut arriver facilement à trouver des liens de solidarité parce que les femmes ont vécu des choses identiques, soit dans leur vie privée, soit justement dans leur vie professionnelle. Elles savent très bien que elles sont minoritaires et qu'elles vont se heurter à un mur de verre assez souvent, qu'elles ont peut être intérêt à se serrer les coudes au contraire, pour y arriver. Moi, j'ai plutôt vécu, pour ma part, des situations de solidarité plutôt que de rivalité. Plutôt.

J'avais plutôt envie de vous entendre dire ça. (rires)

Et je crois que l'amitié féminine, c'est quelque chose de très, très important. Ça a toujours été. On a toujours dit que l'amitié, c'était un truc viril. Non, c'est pas vrai, les femmes ont très bien connu les amitiés aussi. Elles la vivaient, elles la vivaient comme elles pouvaient, avec leur condition, naturellement. Mais je pense que c'est important, très, très important.

Je voudrais en revenir un petit peu sur ce qu'on disait tout à l'heure, sur la fragilité des acquis, puisqu'on parlait de Trump, vous dites qu'à chaque fois qu'un système autoritaire se met en place, les premiers acquis qui sont attaqués, c'est les acquis des femmes, des minorités aussi, je crois qu'on peut le dire. Est-ce que vous pensez qu'on ne se bat que pour son propre temps ?

Non, non, non. On est obligé de se battre dans son propre temps parce que les problèmes que l'on a sont les problèmes d'une époque. Il faut les résoudre. Bien sûr ! Mais je pense qu'il y a une transmission. Je pense qu'il y a une transmission. C'est d'ailleurs une transmission à préserver et à cultiver. La transmission, c'est aussi quelque chose de très important dans

l'histoire des femmes. Les femmes ont longtemps été silencieuses, on ne les voyait pas beaucoup, etc. etc. Mais elles avaient quand même une histoire. Ô combien ! Et souvent, cette histoire est une histoire de transmission

De savoirs...

Mais ne serait-ce qu'à leurs filles, on tolérait d'ailleurs qu'elles transmettent à leur fille telle ou telle ou telle chose. Mais du coup, ça devenait pour elles un devoir, un axe et même un pouvoir. Et je pense donc que ce bel héritage de l'histoire des femmes, silencieuse, est à revendiquer pour les femmes d'aujourd'hui qui parlent. Il faut aussi qu'elles revendiquent cette transmission.

Elles ont à transmettre.

Elles ont à transmettre. Et les femmes d'aujourd'hui ne se battent pas que pour elles. Elles se battent pour celles qui vont venir après. Il faut savoir que on est loin d'être au bout de l'histoire des hommes et des femmes, bien entendu. C'est une histoire de si longue durée, avec des structures, que Françoise Héritier a montrées, tellement inégalitaires qu'elles sont loin d'être réglées. Quand on regarde le monde entier, quand on regarde ce qui se passe dans le monde et qu'on voit ce que telle jeune femme du Pakistan qui a failli, alors là pour une question de blasphème, a failli être lapidée en quelque sorte, et non, quand on voit ce qui se passe dans le monde, les femmes sont opprimées, l'oppression demeure. Et par conséquent, nous nous battons pas uniquement pour les femmes occidentales. On se bat pour l'ensemble des femmes du monde et ces choses-là, il faut les transmettre.

Et justement, la transmission, c'est quand même un rôle clé des historiens, de l'histoire. L'histoire qui se bat contre la nuit. J'ai entendu cette belle formule...

Oui, oui, l'histoire se bat contre la nuit et contre la nuit qui tombe toujours. La nuit tombe,

Engloutit...

Et par conséquent, c'est en effet toujours à recommencer. Recommencer pas exactement au même stade, ça recommence

des processus. Mais à un stade différent. Et l'histoire, là, joue un rôle important et c'est sans doute ce qui peut être de réconfortant à faire l'histoire des femmes. C'est qu'on se dit que ça doit ou ça devrait ou ça peut servir aux femmes. Voilà. Parce que l'oubli, c'est vrai que c'est très... L'oubli revient toujours. C'est comme si la mer se refermait à nouveau tout le temps, tout le temps, tout le temps. Donc, il faut rappeler en effet que les choses n'ont pas toujours été comme ça, que des victoires ont été remportées, que c'est fragile, que oui, il faut continuer à raconter.

Si vous aviez mon âge aujourd'hui, vous seriez historienne ?

Oh, je ne sais pas, je ne sais pas, j'ai souvent eu envie d'être autre chose ! D'être danseuse, par exemple, artiste, journaliste, je trouve que c'est un métier formidable.

Vous l'avez un petit peu quelque part ?

Comment ?

La transmission du journalisme, vous l'avez fait un petit peu à France Culture ?

Oui, oui, mais je n'ai jamais regretté d'avoir fait de l'histoire et je me sens bien en histoire. Je me sens historienne.

J'ai deux dernières questions à vous poser, et la première c'est est-ce que c'était mieux avant ?

Ah non ! non, ce n'était absolument pas mieux avant. Les femmes, regardez là, je ne sais pas, si on regarde la mortalité infantile et des femmes en couches et au moment de l'accouchement, mais on a fait des progrès gigantesques dans ce domaine-là, les statistiques sont éclatantes. Si on considère que vivre est un bien, peut-être que ça se discute après tout, l'espérance de vie des hommes et des femmes, mais des femmes encore plus que des hommes, a progressé depuis 50 ans de manière remarquable. Bon, c'est un critère, vous me direz, après tout, le bonheur n'est peut être pas uniquement de vivre, mais enfin, après tout, on n'a qu'une vie. C'est la seule chose qu'on ait. Par conséquent, la terminer trop tôt, c'est pas non plus

nécessairement bien. Donc non, non, ce n'était pas mieux avant. Ce n'était pas mieux avant et je ne crois pas qu'on puisse dire ça.

Surtout quand on est une femme, je pense.

Oui.

Et ça m'amène à ma dernière question : est-ce que vous avez peur de la mort ?

Oui et non ! Oui, absolument, absolument, parce que Qu'est-ce que exister, ne plus exister ? Voilà, c'est à dire que mon passage en ce monde va s'achever dans pas très longtemps désormais. Et quand on y réfléchit, bah, c'est quand même dramatique.

A titre individuel comme on dit. (rires)

Surtout, peut-être ne pas voir ce que vont devenir mes petites filles, par exemple, mes petits enfants. Bon, ça m'ennuie, ça m'ennuie beaucoup. Pas savoir ce qu'ils vont devenir. Et de manière générale, qu'est-ce que va devenir la Terre ? C'est quand même... J'aurais aimé en savoir un peu plus, tout en sachant bien que, en tout état de cause, je dirais même si je vivais longtemps, je ne saurais pas ce que va devenir la Terre. Alors là, l'énigme est partagée par tout le monde. Ce qui d'une certaine manière, d'ailleurs, nous réconforte parce que ça me réintroduit dans le monde des ignorants, des vivants, que je vais quitter avant les autres. Mais quand ils partiront, eux aussi n'en saurons pas beaucoup plus que moi.

(rires)

Donc oui, c'est dramatique de mourir, bien entendu. Mais. Les choses étant ce qu'elles sont. Que voulez-vous, il faut... George Sand disait "Vivre, c'est mourir", elle a raison. "Vivre, c'est mourir" et elle ajoutait "Mourir, c'est vivre de mieux en mieux". Alors là, je ne suis pas sûre !

(rires)

Je ne sais pas.

Merci beaucoup, Michelle Perrot. Merci énormément pour votre temps. C'était un plaisir.

Merci à vous, Marie.

**Merci à Michelle Perrot pour sa bienveillance et pour
l'eau gazeuse.**